

Robert Marteau

Tiziano Vecellio (Les dernières années)

Maniera fatta di macchie, dit Vasari ; boue dorée ! s'exclame notre Bertholle. C'est Titien, le titan qui lutte avec la glaise de l'origine, avec l'argile en laquelle Danaë reçut la fécondation du feu, plus précisément du soufre de l'or solaire ; où Lédä, la boueuse, se vit assaillie par le ciel. Il est comme aveugle et, à tâtons, s'avance dans le monde même qu'il édifie et qu'il maçonne par macules ; et plus il est pressé par le temps qui va le contraindre, plus la paroi se fait dense. Quelqu'un, derrière moi, prononce le mot : panique, à propos de Marie qui voit apparaître l'ange annonciateur, ange effrayant, monstre, prodige et miracle, fait de la lumière de la foudre soudain coagulée. On sait que Sémélé, dans des conditions presque similaires, fut consumée. C'est le dit des anciennes Écritures, et voilà que c'est la manifestation des nouvelles pas encore écrites. Titien, le vieil homme gigantesque, est présent ; il rassemble toutes ses forces et, saisissant dans ses mains la matière du monde, il œuvre. Il n'est plus un peintre de Venise, mais un prophète qui inspire cette même matière vers les formes qu'elle recèle. Terrifiés, c'est-à-dire faits de terre, comment franchirons-nous le pas vers l'air, l'éther, l'empyrée : le ciel ne sera-t-il pas plutôt précipité sur nous pour nous inhumer deux fois ? Titien, qui reçut tous les honneurs, et jusqu'à la vénération de Vénus, pourrait-on dire, il se convoque, en son grand âge, sur le terrain de vérité ; d'en bas, voit le Christ divin sous le poids ou l'avalanche du ciel qu'il glorifie, athlète crucifié sur le dernier arbre planté contre l'horizon. Il est devenu un inspiré : tout filtre intellectuel aboli, c'est directement, immédiatement, qu'il participe de l'acte premier du Créateur. Il n'y a plus de peintre, mais une forme de voyance qui fait apparaître le lieu où l'âme combat. Ce n'est pas la révolte, ce n'est pas la rébellion : c'est l'action héroïque au sein de la matière spirituelle toujours en chute et qui toujours aspire. Ce qui nous soulève, face à ces œuvres, c'est la lucidité active qui les anime, les éclaire, les meut, les informe et les métamorphose sous nos yeux. Il ne s'agit plus de faire une œuvre d'art, mais de se vouer à la boue et à la poussière du chemin pour voir où le voyage mène. Titien multiplie la *macchia*, la tache originelle dont le monde est fait : violemment, il crie le silence de la matière ; de sa densité, de son accumulation infinie, il sollicite gloire et grâce. Cela ne va pas de soi ; le monde n'est pas donné : d'une part, il faut se soumettre ; de l'autre, en traverser la masse. Tout naît de la guerre, disait à peu près Héraclite : de celle des anciens chevaliers, certainement, dont les guerriers de l'*Iliade* pourraient être les descendants déchirés entre l'aveuglement humain et l'aveuglante lumière des divins. J'essaie de me

remémorer à distance la peinture intitulée *Le supplice de Marsyas*. Ce sont des ocres, de l'or roux d'un automne qui n'a encore connu ni pluie ni gel. Il y a du monde qui s'est rassemblé là pour une cérémonie : on voit une bête suspendue à un arbre, et on lui voit, non sans effarement, un vrai visage d'homme ; et le visage est en bas, tout près du sol, et chacune des deux jambes est attachée à la fourche d'une branche. Un personnage, d'une lame de couteau, procède au dépouillement, déjà la peau velue ayant été décollée du ventre ; au-dessus, un autre personnage s'emploie à ouvrir la fourrure qui enveloppe la cuisse. La flûte de Pan suspendue et le violoniste hagard qui tient son archet en suspens nous disent assez qu'il s'agit d'une affaire de musique. Le sang coule, dont un chien lape la flaque qu'un autre convoite. Un satyre, congénère de l'écorché, s'approche avec un seau. Un autre considère la chose comme s'il assistait à l'inéluctable conséquence d'une mise en jeu qui nous dépasse. L'écorcheur du bas est lauréat, ce qui le désigne à coup sûr comme un myste d'Apollon. « Pourquoi m'extirpes-tu de moi-même ? » fait crier Ovide à Marsyas. Et Ovide continue :

*On ôte dans les cris la peau de tous ses membres.
Il n'est qu'une plaie, et de partout le sang coule,
Et ses nerfs sont à nu ; ses veines agitées
Battent, sans peau ; viscères palpitants et fibres
Diaphanes en son sein se peuvent compter.
Rustiques, les divinités des forêts, Faunes,
Satyres frères et le cher Olympus même
Et les nymphes pleuraient, et tous ceux sur ces monts
Qui paissaient troupeaux lainiers ou bêtes à cornes.
(Métamorphoses, VI, 387-395.)*

Le récit d'Ovide, comme on voit, n'évite aucun détail de la cruelle opération, et tout porte à penser que le tableau sort tout droit des mots du poète, ce qui permet de considérer le passage du littéraire au pictural quand ne subsiste plus en celui-ci aucune trace de littérature. Devant ce qu'on voit, la peau frissonne, ce qui force à s'avouer que le sujet et ses figures, s'ils sont peinture, et non figures et sujets peints, instaurent une intensité dont n'est susceptible aucun tableau dit abstrait. En cette œuvre de Titien, c'est la présence tactile de la peinture qui parle dans le sujet mis en action, dans une action fixée à l'instant même où elle surgit du Chaos : ici, la forêt, porte à la fois ouverte et close sur l'inconnnaissance, l'énigme, le mystère vital, sur cela même que l'intellect, trop court, ne peut mesurer.